

98

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

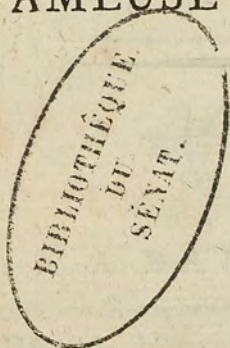


REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LES
DEUX PRISONNIERS,
OU
LA FAMEUSE JOURNÉE.



On trouve aux mêmes adresses LA
PRINCESSE DE BABYLONE,
en 4 Actes, Poëme du même Auteur.---
Cet Ouvrage dont M. SALIERI, premier
Maître de Chapelle, à la Cour de Vienne,
fait la musique, est destiné pour le grand
Opéra.

LES
DEUX PRISONNIERS,

OU
LA FAMEUSE JOURNÉE,
DRAME HISTORIQUE ET LYRIQUE
EN TROIS ACTES,

Dédié à HENRI MASERS DE LATUDE,

Par JOSEPH MARTIN.

Prix 30 sous.



A PARIS,

Chez l'Auteur, rue Montmartre, No. 5, près le Boulevard ;
Et chez DENNÉ, Libraire, au Palais - Royal, près le
Passage du Peron, en face de la rue Vivienne.

1 7 9 2.

A V E R T I S S E M E N T.

Les Livres dans lesquels j'ai dû naturellement puiser, en composant cette Piece, sont les Mémoires de M. de Latude, l'Ouvrage de M. Linguet sur la Bastille, les Lettres de Cachet, les Prisons d'Etat par Mirabeau, et la Brochure dans laquelle M. Dusaulx a tracé, avec autant d'énergie que de précision, les grands événemens qui ont décidé la Révolution. Voilà mes guides; je me fais gloire de les nommer, et j'ai souvent emprunté leur langage, en vertu du privilège que les Historiens et les Auteurs dramatiques ont d'employer les matériaux analogues aux sujets qu'ils traitent.

XX

A MONSIEUR DE LATUDE.

P L U S d'une fois, Monsieur, dans le cours de la composition de cet Ouvrage, et usant de la permission que vous m'avez donnée, d'y conserver, au personnage principal, votre véritable nom, j'ai regretté d'être obligé de supprimer quantité de traits et de détails importants, qui manquent à ce tableau dramatique, pour que vous puissiez vous y reconnoître. Heureux, si j'eusse été libre de suivre l'exemple de certains peuples, qui prolongent l'action théâtrale, en autant de journées que le sujet le comporte ! Mais, vous le savez, Monsieur, nos grands Maîtres nous ont, non seulement prescrit la règle des 24 heures, il faut encore que la courte durée d'une représentation soit conforme à nos usages reçus. Voilà mon excuse, et voilà pourquoi, sans doute, aucun Auteur n'a encore essayé de transporter sur

la Scène les événemens si extraordinaires de votre vie.

La difficulté d'amener un dénouement qui termina vos malheurs , à la satisfaction des spectateurs , étoit encore bien grande à surmonter. Pour y parvenir , voici comment j'ai raisonné : --- Il est de fait que vous vous êtes évadé de la Bastille ; --- il est de fait que vos persécuteurs vous ont fait ensuite reprendre ; --- il est de fait que l'on compte , parmi ceux qui ont le plus contribué à la Révolution , ceux-là mêmes qui sont parvenus à vous faire recouvrer votre liberté ; --- il est de fait que , le lendemain de la prise de la Bastille , on y trouva votre échelle de corde qui vous fut rendue par ordre de la Municipalité ; --- il est de fait , enfin , que vous n'avez goûté de consolation , sans mélange d'amertume , que depuis la fuite honteuse des despotes , qui , heureusement pour nous , portent leurs principes atroces et leur rage impuissante hors du Royaume. Ainsi , Monsieur , d'après cette connexion

d'idées, ne voyant plus en vous que le premier héros de la liberté, le premier vainqueur de la Bastille, j'ai pu, j'ai dit, pour produire de l'effet au théâtre, tout sacrifier à cette seule pensée. En contribuant à délivrer la Nation du joug de ses tyrans, vous brisez pour jamais les chaînes dont vous avoient surchargé vos bourreaux. L'imagination saisit, avec avidité, cette attitude fière et menaçante qui peint tout à la fois, et ce que vous avez fait, et ce que vous n'auriez pas manqué de faire, si vous vous fussiez trouvé dans toutes les circonstances où je vous ai placé.

En me lisant, en analysant le caractère de Julie, vous retrouverez celui de votre digne et respectable amie. Oui, c'est elle, c'est Mme. Legros qui m'a inspiré ce langage de la vertu, ces pensées consolantes qui, tempérant vos souffrances, ont pour l'ame un attrait, un charme inexprimable qu'il est si doux de partager. Ah ! Monsieur, si, pour fruit de mon travail, j'obtiens votre approbation et la sienne,

*si quelques fois je suis présent à votre pensée ;
si j'inspire à ceux qui n'ont pas lu vos Mé-
moires l'envie de les connoître ; et si , dans
l'émotion de quelques souvenirs agréables, vous
répandez une seule larme de plaisir, ah ! sans
doute , je suis trop récompensé !*

M A R T I N ;

Paris, le 20 Janvier 1792.

P R É F A C E.

LES moyens employés par le chevalier de Latude pour s'évader de la Bastille, sont connus de tous ceux qui ont lu ses Mémoires. Il est, pour ainsi dire, le seul de tous les prisonniers, qui ont été enfermés dans cette célèbre forteresse, sur qui la France ait, dans ces derniers tems, fixé les yeux, avec surprise et admiration. De toutes parts, il a reçu des hommages et des couronnes; honorables mais foibles dédommagemens de ses longues souffrances. Exposer son caractère à la vénération publique; déployer l'énergie de son ame; voilà quel a été mon but en composant cet Ouvrage. Pour faire mieux ressortir mon Héros, et amener des contrastes, je mets en scène avec lui son compagnon d'infortune, lequel je suppose charmer les ennuis de sa captivité, par l'étude de la peinture, et profiter de toutes les consolations que le Major du Château se plaisoit à lui procurer. --- Je suppose encore que Julie, âgée de seize ans, est fille du Capitaine-commandant la Compagnie de Bas-Officiers Invalides pour la garde du Château de la Bastille, et qu'elle est sur le point d'épouser le Major,

Ainsi, les cinq personnages principaux , savoir , les deux Prisonniers , le Major , le Capitaine-Commandant et Julie , sont , sans cesse , en opposition avec les autres interlocuteurs.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher, a dit le Législateur du Parnasse ; et c'est en vertu de ce précepte qu'il est permis aux Poètes d'intervertir l'ordre des tems , de rapprocher les événemens , de les tronquer même à leur gré. On sait avec quel avantage les Anciens , sans parler des Modernes , ont mis à profit cette licence poétique , à laquelle nous devons les Amours d'Énée et de Didon , et tant d'autres chefs-d'œuvres de l'antiquité. Cependant , pour faire un bon ouvrage ,

- « Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
- » Que le début , la fin , répondent au milieu ;
- » Que , d'un art délicat , les pièces assorties ,
- » N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ».

Scrupuleux observateur de cette loi , je m'écarte peu des faits connus pour avoir précédés *la fameuse journée du 14 Juillet 1789*. Seulement j'accumule ces faits pour les restreindre à la règle des vingt-quatre heures dont il n'est pas permis de s'écarter au théâtre ; et , si M. de Latude se fut évadé de la Bastille le 13 Juillet 1789 , au lieu

lieu du 25 Février 1756, il étoit possible qu'il lui arrivât ce que j'ai supposé, à son égard, dans les deux derniers actes de mon Drame. En cela il ressemble à tous les Héros de Tragédie, lesquels agissent et parlent au gré de l'Auteur; ce qui est de toute nécessité, car l'Auteur, en les adoptant, et entreprenant de développer leur caractère, s'impose la loi de les représenter, non seulement tels qu'ils ont été, mais encore tels qu'ils se seroient montrés dans telles ou telles circonstances données : et voilà, sans contredit, ce qui apporte un grand charme aux fictions poétiques. Or, pour trouver grace auprès des censeurs les plus rigides, lorsqu'il s'agit de signaler, de célébrer la fameuse journée du 14 Juillet 1789, sans doute il suffit de bien choisir ses personnages et de les soumettre aux événemens qui sont réellement arrivés; observant, toutes fois, que les rapprochemens soient ménagés de manière à produire de l'effet, sans nuire à la régularité de la fable. J'ai donc lieu d'espérer que le Spectateur se prêtera d'autant plus volontiers à l'illusion, que, sans avoir pu le prévoir d'abord, il jouira d'une suite de tableaux variés et attachans, dont l'enchaînement et l'ensemble peuvent assurer, en quelque sorte, le succès de l'ouvrage.

Ce succès est fondé d'ailleurs, 1.^o sur ce que, relativement à la prise de la Bastille, il n'a été, jusqu'à présent, mis en musique qu'un assemblage de versets de l'Écriture Sainte, plus analogues à une victoire quelconque, remportée par les Israélites, qu'au triomphe des Parisiens en 1789 : 2.^o sur ce, qu'en rappelant, d'une manière simple et dégagée de tout esprit de parti, l'événement qui a décidé la Révolution, c'est le plus sûr moyen de réunir tous les suffrages. En retraçant cet événement à jamais mémorable, telles qu'en puissent être les suites, j'ai écarté les scènes d'horreur et autres détails sinistres, dont sont remplis plusieurs ouvrages dramatiques, relatifs aux choses étonnantes qui se passent sous nos yeux. De plus, j'ai embelli mon sujet, en développant l'amour du Major pour Julie, qui se trouve dans une position à intéresser vivement ; ce qui parle à tous les cœurs sensibles, et rend la pièce, pour ainsi dire, indépendante des circonstances. Ainsi, j'occupe le spectateur de sentimens tendres et délicats, de manière à ne présenter que la nature peinte en beau, *la nature choisie*, suivant l'expression d'Aristote, et telle qu'on ne doit jamais se permettre de la présenter autrement au théâtre ; c'est sans doute le moyen de plaire aux gens de goût, et même à

la multitude, qui finit par se lasser des pantomimes de siege, et autres accessoires, dont il faut être très-sobre, pour obtenir un succès durable. Que, si je n'ai pas réussi à faire une piece au moins passable, je regretterai de m'être trompé dans l'arrangement du sujet, mais je resterai convaincu qu'un maître habile peut en tirer un très-grand parti, et c'est alors ce que je souhaite.

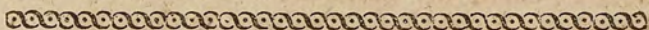
PERSONNAGES.

Le CH. DE LATUDE, } Prisonniers à la Bastille.
D'ALÈGRE, }
Le MAJOR de la Bastille.
Le CAPITAINE-COMMANDANT la Compagnie des
Bas-Officiers Invalides pour la garde du Châ-
teau de la Bastille.
JULIE, fille du Capitaine.
M. DE SAINT-YON, Commandeur de Malthe,
retiré à la campagne.
Le PERE DUCHÊNE, Aubergiste.
M. DE LA PINTÉ, Cabaretier.
TOINETTE, Fille aînée du Pere Duchêne, mariée
à M. de La Pinte.
SUZON, Sœur de Toinette.
DRAGON, Porte-Clef, Geolier à la Bastille.
Cavaliers de Maréchaussée.
Soldats de différens Régimens.
Paysans et Paysannes.

*Au premier Acte, la scène se passe dans l'in-
térieur de la Bastille : au second et au troi-
sième, le Théâtre représente la campagne à
un quart de lieue de Paris, sur la route de
Vincennes.*



LES
DEUX PRISONNIERS,
OU
LA FAMEUSE JOURNÉE.



ACTE PREMIER.

Ouverture d'un genre noble et sévère, terminée
par la ritournelle du Duo qui commence la
pièce.

(*Le Théâtre représente l'intérieur de la chambre
des deux Prisonniers, telle que M. de Latude
la dépeint dans ses Mémoires, et telle que
tout Paris l'a vue en Juillet 1789, après la
prise de la Bastille.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE LATUDE, D'ALÈGRE.

(LE CH. DE LATUDE , debout , à côté de la cheminée , tient une échelle de corde qu'il arrange , tandis que d'Alègre est dans la cheminée , occupé à détacher des barreaux de fer.)

D U O.

LE CH. DE LATUDE.

Craignons d'être surpris,
Redoublons de courage,
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.
(*Il va regarder dans la cheminée et chante ,
à demi-voix , à son ami.*)
La fortune à nos vœux rébelle
Cesse de nous persécuter :
Notre courage a vaincu la cruelle,
Ami , je n'en puis plus douter.
Hâte-toi de descendre.

D'ALÈGRE.

Je t'entends bien , mais toi , peux-tu m'entendre ?

LE CH. DE LATUDE.

Oui , oui , j'entends , hâte-toi de descendre ;
Terminons nos travaux.

D'ALÈGRE.

Puisque tu peux m'entendre ,
Tiens , voici les barreaux :
Bientôt je vais descendre
Terminer nos travaux.

LE CH. DE LATUDE ;

Bon , je tiens les barreaux ,
Et maintenant tu peux descendre.
(*Il cache les barreaux dans une trappe.*)

D'ALÈGRE *chante en descendant :*

Craignons d'être surpris,
Redoublons de courage,
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.

(*Ensemble , sur l'avant-scène , en se serrant la main .*)

La fortune à nos vœux rébelle,
Cesse de nous persécuter.

Notre courage a vaincu la cruelle,
Ami, je n'en puis plus douter.

LE CH. DE LATUDE.

Pour nous, demain, quelle journée!

D'ALÈGRE.

Dans douze heures, demain matin,
Quel sera notre heureux destin!

LE CH. DE LATUDE *monte dans la cheminée, tenant en main le commencement de l'échelle de corde qui se déroule au fur et à mesure qu'il monte.*

Pour hâter notre destinée
A mon tour, dans la cheminée,
Je vais préparer ce qu'il faut,
Attacher cette échelle en haut.

D'ALÈGRE, *déroulant l'échelle, suit son ami, de l'œil, dans la cheminée, et chante :*

Attache - la bien à la grille
Que tu trouveras tout en haut,
Où j'ai préparé ce qu'il faut.

(*Se parlant à lui-même, du ton le plus satisfait, :*)

Je crois être déjà bien loin de la Bastille.

LE CH. DE LATUDE.

Cher ami, je suis tout en haut,
Où j'ai trouvé ce qu'il me faut.

D'ALÈGRE.

Fort bien ! nous, songeons au bagage,
Rangeons notre petit ménage;
Surtout craignons d'être surpris,
Redoublon de courage
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.

(Il va crier , à son ami , dans la cheminée.)

Hâte-toi de descendre.

(Il écoute , et , n'entendant rien , il chante très-haut.)

Latude , tu m'entends !

LE CH. DE LATUDE.

Oui , je me hâte de descendre ,

Parlant si haut , crains de te faire entendre.

D'ALÈGRE.

A demi-mot , je comprends ,

En silence je t'attends.

Tandis que d'Alègre achève de fermer un petit portemanteau de cuir , l'Orchestre lui reproche d'avoir parlé trop haut , jouant , à demi-jeu , le principal motif du Duo Craignez d'être surpris. . . . &c. Le Chev. de Latude étant descendu , les deux amis se rejoignent pour chanter ensemble , à demi-voix , sur l'avant-scène :

La fortune à nos vœux rébelle

Cesse de nous persécuter ;

Notre courage a vaincu la cruelle ,

Ami , je n'en puis plus douter.

LE CH. DE LATUDE.

Eh bien , mon cher d'Alègre , me diras-tu encore que je suis un visionnaire ?

D'ALÈGRE.

Non , sans doute , Chevalier ; et , au moment de te devoir ma liberté , je t'avoue que j'ai à me reprocher d'avoir pensé , long - tems , que le projet de nous échapper , ne pouvoit être que le fruit du délire de ton imagination.

LE CH. DE LATUDE.

Mon ami , c'est le génie qui crée , et nous avons celui que donne le désespoir. Rappelle-toi ce jour où , fixant tes regards , pour la première fois , sur cette malle , je te dis qu'elle contenoit tout ce qu'il nous falloit pour venir à bout de notre entreprise.

D'ALÈGRE.

Il est vrai , et je conviens qu'alors je ne concevois pas , qu'avec nos vêtemens , et en soustrayant

soustrayant quelques morceaux du bois que l'on nous donne l'hiver , pour nous chauffer , nous parviendrions jamais à faire , en moins de deux ans , les outils et les quatorze cents pieds de corde dont nous avons besoin. En vérité , quand je réfléchis à tous les obstacles qu'il nous a fallu vaincre , je crois encore rêver ; mais nous pouvons être tranquilles ; compas , règle , moufles , dévidoir , tout , jusqu'à notre chandelier de fer , métamorphosé en scie , j'ai tout rangé entre les deux planchers , dans notre impénétrable magasin ; et , vienne qui voudra , de la journée , nous serons assez heureux , j'espère , pour tromper , jusqu'au bout , la surveillance de nos Argus.

LE CH. DE LATUDE.

Voilà l'heure , à peu près , à laquelle le Major vient nous faire , chaque jour , sa visite et te donner ta leçon de peinture ; finis le portrait de Julie que tu lui as promis pour ce soir ; moi , je vais arranger les papiers que je veux emporter.

(*D'Alègre se met à peindre , tandis que le Ch. de Latude , assis , feuille dans le tiroir d'une table , et tire , de sa poche , des papiers qu'il rassemble et met en ordre dans un porte-feuille.*)

D'ALÈGRE débite ce qui suit très-lentement :

Cebon Major , comme son ame est compatissante ! Si nous l'avions toujours eu pour consolateur , peut-être n'eussions-nous jamais songé à rompre nos fers Toujours avec les prisonniers , il ne s'occupe que de calmer leur douleur. Dès qu'il apprend les nôtres , il nous promet ses soins ; et , selon son usage , il tient encore plus qu'il ne promet Quand il parle , sa voix semble ouvrir un passage à son cœur !

J'en conviens ; mais, tels adoucissmens que l'on apporte à sa captivité, l'amour de la liberté ne meurt jamais dans le cœur de l'homme. Quel triomphe de surmonter tous les obstacles que nos tyrans ont multipliés, pour nous enterrer vivans dans ce séjour d'horreur ! Eh quoi, sentir que l'on a sur sa tête ou sous ses pieds un être malheureux, à qui l'on pourroit donner, ou de qui l'on pourroit recevoir du soulagement ; l'entendre marcher, soupirer ; penser qu'on n'en est éloigné que d'une demi-toise ; combiner sans cesse le plaisir de franchir cet espace et l'impossibilité d'y réussir ; avoir également à s'affliger, et du fracas qui annonce un nouveau venu, condamné à partager vos fers, sans les alléger, et du silence de ces cachots, qui vous avertit qu'un des compagnons de votre misère a été plus fortuné que vous, c'est un tourment dont on ne peut pas se former d'idée. Eh ! quand, en parcourant ces papiers, je me rappelle ceux dont, autrefois, les caractères teints de mon sang n'ont pu attendrir mes bourreaux, ah !.... chaque palpitation de mon cœur redevient un supplice !

Air de fureur.

Ici la nuit sert des tyrans heureux !

La haine est le plaisir des dieux !

La force enchaîne le génie !

Ici l'on meurt sans sortir de la vie ;

O Bastille exécration !..... Oui, que des conjurés

Enfoncent tes cachots par le fer assurés !

Qu'ils renversent sur toi tes affreuses murailles,

Que l'enfer aggrandi s'ouvre par tes entrailles,

Que le ciel en courroux, allumé par mes vœux,

Sur toi fasse pleuvoir un déluge de feux !

Puissé-je de mes yeux, voir tomber cette foudre ;

Voir tes canons en cendre et tes soldats en poudre,
Ton dernier Gouverneur à son dernier soupir,
Moi seul en être cause et mourir de plaisir.*

SCENE II.

LE MAJOR, les Précédens.

LE MAJOR.

EH quoi ! mon pauvre Latude, toujours de
la fureur et des cris de rage !

D'ALÈGRE, *quittant précipitamment ses pinceaux,
s'avance, et dit, en balbutiant :*

Comment, Monsieur, vous, vous
auriez entendu.....

LE MAJOR.

Oui, mon ami, et, sans doute, il vaut
mieux que ce soit moi que M. le Gouverneur,
car, alors, cette imprudence eût pu vous coûter
cher. (*Au Ch. de Latude :*) Vous le savez,
une grande partie de vos malheurs vient de
l'avoir souvent insulté.

LE CH. DE LATUDE, *avec fierté :*

Insulté !

LE MAJOR.

Oui, Monsieur, insulté. Il ne m'appartient
pas de décider s'il a des torts envers vous ; s'il
n'aigrit pas vos ennemis pour assouvir ses

* A quelques changemens près, nécessités par le rythme musical, cette parodie de Camille est la même que celle trouvée, lors du sac de la Bastille, dans le dos d'un fauteuil où M. Manuel avoit caché ces vers, en 1786.

vengeances personnelles : je dirai plus , peut-être il abuse de son crédit pour vous faire oublier dans ce séjour ; mais votre sort y est entre ses mains ; d'un mot , il peut vous replonger dans d'horribles cachots , vous priver pour jamais de la société d'un ami qui gémiroit en vain de ne pouvoir plus confondre son infortune avec la vôtre. Allons, Chevalier, de la douceur, de la prudence au moins..... Que l'âge, que le tems calmement cette effervescence, ce feu d'une ame active et brûlante..... Hélas ! peut-être, si vous n'aviez été qu'un homme ordinaire, une grande félicité seroit votre partage !

D'ALÈGRE.

Ah ! Monsieur, mon bienfaiteur, mon pere, vous, à qui nous avons l'obligation d'avoir été réunis, d'avoir tari nos larmes en les répandant dans votre sein, ah ! promettez-nous.....

LE MAJOR, *vivement, et coupant la parole à d'Alègre :*

Mes amis, c'est là, oui, c'est dans mon cœur qu'il faut déposer toutes vos haines, tous vos ressentimens ; vous, surtout, mon cher Chevalier, dont l'ame est aigrie par trente-cinq ans de souffrances et de captivité. Je conçois, mes amis, que, pour des ames fieres et actives comme les vôtres, le sentiment de l'injustice révolte, l'occupation est un besoin et l'attente un supplice. Mais parlons d'objets moins lugubres.....
 (*Il se fait un moment de silence pendant lequel le Major se promene dans la chambre, et prend en main un flageolet, qui est sur la table du Chevalier.*) Je l'avoue, Chevalier, je ne vois jamais, sans émotion, ce monument de votre industrie. En effet, qui croiroit qu'un chétif morceau de sureau, trouvé, par hasard,

dans la paille d'un malheureux prisonnier , ait
pu être métamorphosé en instrument aussi par-
fait ?

LE CH. DE LATUDE.

C'est le fruit ds plusieurs mois de travail et
d'essais. Depuis que je le possède , il ne m'a pas
quitté. J'aurai soin , qu'après m'avoir aidé à
supporter mon existence , il soit déposé , à ma
mort , entre les mains d'un homme libre , oui ,
d'un digne apôtre de la liberté. Placé , un jour ,
dans un de ses temples , puisse-t-il , avec tant
d'autres monumens du despotisme , en retracer
tous les attentats !

LE MAJOR.

Encore , cher Chevalier , allons , allons :

T R I O.

LE MAJOR.

Que la musique et la peinture
Soient vos passe-tems les plus doux !
Par leur secours , imitant la nature ,
L'univers est à nous.

Sans la musique et la peinture
Aucun plaisir n'existeroit pour vous.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Sans la musique et la peinture
Aucun plaisir n'existeroit pour nous !
Par leur secours , imitant la nature ,
L'univers est à vous.

(Tous trois.)

Oui , la musique et la peinture
Sont nos passe-tems les plus doux.

LE MAJOR, *prenant en main le flageolet du Ch. de Latude.*

Ce flageolet pour vous est une jouissance.

Il charme vos ennuis ,

Il embellit votre existence ;

Il calme vos chagrins , dissipe vos soucis.

LE CH. DE LATUDE, *prenant son flageolet des mains du Major, dit avec émotion :*

Sans doute je lui dois plus d'une jouissance.

(*Tous trois.*)

Vos

Il charme mes ennuis,

Ses

Votre

Il embellit mon existence,

Son

Vos

Vos

Il calme mes chagrins, dissipe mes soucis.

Ses

Ses

(*Le Ch. de Latude joue un instant de son flageolet. Le Major et d'Alègre l'écoutent avec l'air du plaisir et de la plus vive satisfaction.*)

LE MAJOR.

Bravo ! c'est à merveille : et vous , mon cher Elève ,

Notre charmant portrait

Ce soir sera-t-il fait ?

D'ALÈGRE.

A l'instant je l'achève.

LE MAJOR, *examinant le portrait.*

Fort bien , j'en suis content ,

Il est très-ressemblant.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Vous devez en être content ,

Il me paroît bien ressemblant.

LE MAJOR.

Oui , j'en suis très-content ,

Il est bien ressemblant.

Ainsi , grace aux beaux Arts , à la Philosophie ,

On peut mettre à profit chaque instant de sa vie.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Ainsi , grace aux beaux Arts , à la Philosophie ,

Je veux mettre à profit chaque instant de ma vie.

LE MAJOR.

Oubliez à jamais ce qui fit vos tourmens,
Et que de l'amitié les doux épanchemens
Occupent tous vos momens !

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Oublions à jamais ce qui fit nos tourmens,
Et que de l'amitié les doux épanchemens
Occupent tous nos momens !

(Ensemble, en trio.)

Que la musique et la peinture
Soient nos passe-tems les plus doux !
Par leur secours, imitant la nature,
L'univers est à nous.

LE MAJOR.

Plus je considère ce portrait , moins je conçois
que , d'après une copie , vous ayez pu saisir
aussi parfaitement , non seulement les traits de
Julie , mais c'est que voilà bien ses graces tou-
chantes et naïves , son maintien , son attitude !

D'ALÈGRE.

Eh ! Comment ne pas saisir ce regard , ce
sourire aimable , cet ensemble de perfections
si rares et si vraies !

LE MAJOR , *retouchant un peu le portrait :*

Ah ! que ne puis-je peindre aussi le son de
cette voix enchanteresse qui pénètre jusqu'à
l'âme , et la ravit d'autant plus que toujours
elle fait entendre les accens de la vertu ! Oui ,
mes amis , les accens de la vertu ; c'est bien là
ce que jamais femme n'exprima comme elle !
(*Il quitte le pinceau , prend la tabatiere sur
laquelle est le portrait qui a servi de modele à
d'Alègre. Après avoir , un instant , comparé
les deux portraits , il imprime ses lèvres sur le
couvercle de la boîte , soupire ; puis , regardant*

amoureusement la miniature , il s'écrie avec enthousiasme , en avançant sur le bord du théâtre.....) La voilà donc celle à qui je vais consacrer ma vie ! voilà cette bouche divine qui , demain , prononcera le serment de me rendre à jamais heureux !

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Demain !

LE MAJOR.

Pardon , mes bons amis , mais la crainte de vous affliger m'a fait différer , jusqu'à ce moment , à vous instruire que mon mariage ne pouvant se célébrer ici ; dès ce soir , le Capitaine , sa fille et moi , nous partons ; nous allons à la campagne , chez un ami du Capitaine , et , dans trois jours , vous me reverrez le plus fortuné des époux.

LE CH. DE LATUDE.

Mais vous ne deviez , ce me semble.....

LE MAJOR.

Oui , j'avois craint que les suites de la maladie de Julie ne nous forçassent à différer ; heureusement sa santé est entièrement rétablie. (*Avec gaieté.*) Croyez-vous que j'ai presque la faiblesse de regarder l'événement de cette convalescence , comme une suite de ceux qu'il semble être dans l'ordre des choses de ne m'arriver que précisément à l'époque où nous nous trouvons.

LE CH. DE LATUDE.

Comment ?

LE MAJOR.

Je suis né le 14 Juillet , entré au service à 14 ans , le même jour. J'ai été blessé dans deux batailles , nommé à différens grades , toujours le

le 14 Juillet. En entrant ici, j'ai reçu, suivant l'usage, la croix de Saint Louis; c'étoit encore un 14 Juillet, jour auquel je vous vis pour la première fois. Enfin, demain, j'aurai 30 ans, Julie en aura 16, et nous choisissons, avec raison, une époque qui s'annonce pour nous sous de si heureux auspices; mais, bon! voici le Capitaine.

SCENE III.

LE CAPITAINE, les Précédens.

LE MAJOR.

EH bien! Capitaine, avez-vous pris congé de M. le Gouverneur? Nous permet-il de conduire nos deux Philosophes sur les tours? Vous savez que nous leur avons promis, qu'avant de les quitter, nous leur montrerions ce valon, cet asile délicieux, ce Temple où je vais jurer, au nom du ciel, de vous respecter, de vous chérir toujours comme un pere, et comme ayant donné le jour à ce qu'il y a dans le monde de plus parfait.

LE CAPITAINE.

Oui, mon fils, mon cher fils, M. le Gouverneur permet que nous allions promener sur les tours avant de partir. D'abord, il m'avoit refusé, mais ma fille que je lui présentai, comme votre future épouse, ayant insisté; je n'ai rien à refuser, dit-il, aux prieres de la belle Julie.....

D

LE MAJOR, *l'interrompant* :

Je le crois , et qui pourroit lui rien refuser !

LE CAPITAINE.

Elle nous attend ici près sur le bastion du jardin où je l'ai laissée , pinçant de la guitarre ; Mais le jour commence à baisser : voici bientôt l'heure de la retraite et le moment de notre départ. Hâtons-nous donc , mon Gendre , de monter sur les tours et de jouir agréablement du peu d'instans que nous avons à y rester avec nos bons amis. *(Il donne la main aux deux prisonniers pour sortir avec eux.)*

SCENE IV.

JULIE , *que l'on ne voit point* , les Précédens.

(Le Major ouvrant la porte de la chambre , on entend chanter Julie. L'Orchestre , trop éloigné pour la bien accompagner , se tait ; mais il est suppléé par une harpe et un violon , cachés dans la coulisse , auprès de Julie.)

ROMANCE.

JULIE , *sans être vue*.

QUELLE injustice ,
Et quel supplice !
Ici , sont confondus
Le crime et les vertus .
Ils souffrent mêmes peines .
Ils portent mêmes chaînes .
Séjour de la douleur !
Pour eux plus de bonheur !
Quelle injustice ,
Et quel supplice !

(Le Chevalier de Latude et le Capitaine expriment, en pantomime, l'impression que produisent sur eux les paroles de ce couplet, tandis que le Major et d'Alègre contemplent, avec admiration, l'un le portrait de Julie en miniature, l'autre le tableau qui est sur le chevalet. A peine le couplet fini, ils sortent tous quatre, en se faisant signe qu'ils entendront mieux dans l'escalier, et qu'ils la verront de dessus les tours.)

SCENE V.

JULIE, sans être vue, DRAGON.

2^d. Couplet.

CES tours horribles
Inaccessibles,
Impriment le respect ;
Tout tremble à leur aspect !
Malheureuses victimes !
Au fond de ces abîmes,
En vain, pour vous servir,
Mon cœur voudroit franchir
Ces tours horribles,
Inaccessibles.

Pendant ce couplet, DRAGON arrive, tenant d'une main une lanterne, non pas qu'il fasse encore tout-à-fait nuit, mais afin d'avoir de quoi allumer la lampe des deux Prisonniers. De l'autre main, il porte un panier qui contient leur souper. Il a l'air de s'impatients, moins d'entendre chanter Julie, que des paroles qu'elle chante. A peine elle a fini ce second couplet, qu'il dit, en serrant les dents : Malheureuses victimes ! Oui, plaignez-les. Il n'y en a pas

un qui n'ait mérité cent fois pis..... *Comme il comprend, par la ritournelle qui continue, que Julie va encore chanter, il dit, presque en colere : La voilà en train ; ah ! elle ne finira pas.*

3.^{me} Couplet.

Dans cet asile
Sombre et tranquille,
Ah ! bientôt un époux,
De mon bonheur jaloux,
Adoucira vos peines,
Supportera vos chaînes !
Que ne puis-je avec lui
Partager votre ennui,
Dans cet asile
Sombre et tranquille !

DRAGON qui, pendant ce dernier couplet, a posé son panier par terre, et sa lanterne sur la table, allume la lampe, arrange les assiettes, et, quand Julie a cessé de chanter, il dit :

Partager votre ennui, partager votre ennui !
Mais, de quoi diable se mêle-t-elle ? Ah ! je lui ferai bien défendre de chanter sa maudite complainte. Nous ne sommes déjà pas trop bons amis avec son mari futur qui voudroit, comme elle, voir s'envoler tous mes pensionnaires : oui dà, nous y mettrons bon ordre ; suffit ; j'en porterai mes plaintes au Gouverneur. Pour les punir, l'autre jour, j'ai étouffé les pigeons qu'ils s'amusoient à nourrir et à apprivoiser ; eh bien ! dès demain, je leur fais interdire toute promenade, toute communication avec qui que ce soit. (*Il continue d'arranger le couvert sur la table ; puis, après un moment de silence, il dit :*) Bon ! voici la retraite, ils ne peuvent pas tarder à rentrer : en attendant, buvons un petit coup. (*Il boit le vin des Prisonniers.*) Autrefois, j'étois obligé d'aller au cabaret, quand je voulois

faire un petit extraordinaire , mais je me suis corrigé de ce vilain défaut là ; et c'est tout simple : au lieu de donner à chacun de mes Pensionnaires une bouteille de vin par jour , suivant l'ordonnance , eh bien ! je ne leur en donne qu'une demie..... (*Il goûte des différens plats , qu'il a apportés , les arrange sur la table , et , au fur et à mesure qu'il porte un morceau à sa bouche , il fait semblant de le cracher.*) Pouah ! Fi ! ah , maudit cuisinier , empoisonneur du diable ! (*Il se verse bien vite un verre de vin qu'il avale pour se rincer la bouche.*) Empoisonneur ! non ; car , comme dit le Gouverneur ; si on nourrissoit les prisonniers avec de la paille , il faudroit leur donner la litière , et il a raison.

(*Il veut encore boire , mais , s'apercevant que la bouteille est presque vide , il la remplit avec de l'eau. --- Tandis que Dragon goûtoit les viandes , on a entendu battre la retraite , et , à peine le bruit du tambour a cessé , que le Major , le Capitaine , et les deux Prisonniers rentrent en scène.*)

SCENE VI.

Les Précédens , LE MAJOR , LE CAPITAINE ,
LE CH. DE LATUDE , D'ALEGRE.

(*Pendant cette scene , la nuit devient tout-à-fait noire ; on a entendu un commencement d'orage et vu quelques éclairs.*)

LE CAPITAINE , entrant avec les deux Prisonniers , leur dit :

EMBRASSONS-NOUS , mes amis , et soyez assurés que , dans trois jours , nous viendrons vous revoir.

LE MAJOR, *les embrasant à son tour :*

Oui, dans trois jours, soyez-en bien certains. *(Ils s'essuie les yeux, après avoir serré fortement les deux Prisonniers dans ses bras.)*

La présence de Dragon gênant les autres interlocuteurs, cette scène, coupée par le prélude de l'orage, se passe plus en pantomime qu'en dialogue. Le Major et le Capitaine sortent à pas lents, en regardant les deux Prisonniers. Ils emportent le portrait de Julie que d'Alègre leur a remis. Dragon sort avec eux et ferme la porte à double tour.

SCENE VII.

LE CH. DE LATUDE, D'ALEGRE.

(L'orage commence, et les deux Prisonniers préparent, en silence, une partie de ce qu'il leur faut pour s'évader.)

DUO.

(Les effets tour à tour pittoresques et terribles de ce morceau proviennent 1°. des diverses positions des interlocuteurs ; 2°. de la magie des décorations, et, surtout, de l'orage qui se prolonge jusques dans l'entre-acte)

LE CH. DE LATUDE, D'ALÈGRE.

(Ils tirent leurs effets de la trappe faite dans le double plancher.)

HATONS-NOUS et craignons d'être pris en défaut !

LE CH. DE LATUDE.

Bon ! voici la petite échelle,

D'ALÈGRE.

Et la pelotte de ficelle.

(Ensemble.)

N'oublions rien, emportons ce qu'il faut.

D'ALÈGRE.

Il ne faut plus que du courage.

(Ils s'approchent de la cheminée , et attachent leur bagage
à une corde.)

LE CH. DE LATUDE.

Il nous faut plus que du courage,
Il faut de la célérité.

D'ALÈGRE.

Facilement, grace à l'orage,
A la pluie, à l'obscurité,
Nous établirons nos échelles
Et tromperons les sentinelles.

LE CH. DE LATUDE, *montant dans la cheminée :*

Je vais établir les échelles
Et surveiller les sentinelles.

D'ALÈGRE, *resté seul dans la chambre, invoque le ciel.*

Dieu juste ! Dieu puissant, daigne écouter mes vœux !
Arbitre souverain de notre destinée,
Confonds la haine à nous perdre obstinée ;
Que nos Argus, éblouis de tes feux,
Soient saisis d'épouvante,
Et que la crainte les tourmente !

(Il s'aperçoit que le bagage est tiré par la corde dont le
Chevalier, arrivé en haut de la cheminée, tient le bout ;
en conséquence, d'Alègre porte la main au bagage , afin
d'en assurer la direction. --- Le tonnerre éclate avec
force.)

LE CH. DE LATUDE, *tirant à lui le bagage qui est dans la
cheminée :*

Le ciel seconde nos projets.

D'ALÈGRE, *sous le manteau de la cheminée, debout, répète,
avec les démonstrations de la joie la plus vive, ce qu'il
entend dire à son ami.*

Le ciel seconde nos projets.

LE CH. DE LATUDE.

Je ne vois point de sentinelle.

D'ALÈGRE.

Il ne voit point de sentinelle.

LE CH. DE LATUDE.

Bon ! bon , voici tous nos paquets.

D'ALÈGRE.

Bon ! bon ! il a tous nos paquets.

LE CH. DE LATUDE.

J'ai déjà placé notre échelle.

D'ALÈGRE.

Il a déjà placé l'échelle !

(Ici le tonnerre redouble. D'Alègre , au moment de monter dans la cheminée , se jette à genoux et invoque le ciel , avec la ferveur du sentiment le plus expressif.)

Dieu juste , Dieu puissant , daigne écouter mes vœux !
Arbitre souverain de notre destinée ,
Confonds la haine à nous perdre obstinée ,
Que nos Argus éblouis de tes feux ,
Soient saisis d'épouvante ,
Et que la crainte les tourmente !

D'Alègre monte dans la cheminée. A peine a-t-il disparu aux yeux des Spectateurs , que le rideau se baisse. --- Le tonnerre diminuant peu à peu , l'on juge , par ce que joue l'Orchestre , que le calme se rétablit tout-à-fait.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

LES deux Prisonniers s'étant évadés entre 10 et 11 heures du soir, sont supposés avoir passé la nuit à percer une muraille et à surmonter les autres difficultés rapportées dans les Mémoires de M. de Latude. Conséquemment, en commençant ce second Acte, nous nous trouvons tout naturellement à la fameuse journée du Mardi 14 Juillet 1789, à 6 heures du matin.--- L'orage a cessé. Le Théâtre représente la campagne, à un quart de lieue de Paris, sur la route de Vincennes. D'un côté, est la maison de M. de St.-Yon, bâtie en pierres de taille, avec un grand balcon au-dessus de la porte. De l'autre côté, sont une auberge et un cabaret. L'une a pour enseigne, Le Véritable Pere Duchêne, représenté fumant sa pipe, ayant pour devise : Castigat bibendo mores : l'autre enseigne, plus rapprochée de l'avant-scène, a pour titre : Aux Droits de l'Homme, et représente la caricature intitulée : Le Souhait accompli. C'est un gros Prélat, en soutanne violette, embrassé par un jeune et fringant Militaire et par un bon vieux Paysan, maigre et sec, ce qui fait allusion à l'égalité des conditions, et rappelle la réunion des trois Ordres, qui a précédé et amené la Déclaration des Droits de l'Homme. Au-dessous de cette caricature, on lit ces mots : V'là comme j'avions toujours désiré que ça fût.---Le rideau du fond du Théâtre offre en perspective un paysage riant, en avant duquel est une meule de paille, dont quelques bottes séparées sont appuyées contre la meule, de manière à offrir des sièges assez commodes pour s'y asseoir.

SCÈNE PREMIERE.

LE PERE DUCHENE, seul.

(Il y a, devant la porte de l'Auberge et devant celle du Cabaret, des tables étroites et des bancs, comme on en voit aux Guinguettes des environs de Paris.--- Le Pere Duchêne sort de chez lui et met sur la table, qui est près de sa porte, une volaille, une salade et des fruits.)

E

LE PERE DUCHÊNE, *assis et plumant sa volaille.*

A LA nôce de Mamselle Julie , il ne faut rien qui ne soit , comme elle , ben gentil , ben apétissant et servi d'un propre , que l'eau vous en vienne à la bouche , rien que d'y regarder. Je me sens tou aise , morbleu , quand je songe que ste jolie enfant là épouse un galant homme , un brave militaire ! Oui , brave , millesieux ! Je l'ai vu à l'abordage , et , vingt-cinq mille tonnes de poudre à canon ! aujourd'hui qu'il va mouiller l'ancre et entrer , à pleines voiles , dans la rade du mariage , nous verrons , nous verrons ce qui en arrivera. Il a couché cheu nous , ce brave homme , mais il est déjà levé. Je l'entends qui vient par ici. Voyons quoi ce qui va me dire.

SCENE II.

LE MAJOR, LE PERE DUGHENE.

LE MAJOR, *sortant de la maison du Pere Duchêne.*

EH bien ! Pere Duchêne , tout sera-t-il prêt , comme nous en sommes convenus ?

DUCHÊNE.

Sans doute , mon Officier , que ça sera prêt ; et , mille pétarades ! comment aurois - je pu oublier quelque chose ? J'ai tout mis en écrit.

LE MAJOR.

Voyons donc votre menu.

DUCHÊNE.

Le voici.

DUCHÈNE.

Voici notre premier service.

LE MAJOR.

Bon ! voyons le premier service.

DUCHÈNE, *lisant sur le menu :*

Potage au choux, au riz, au vermicel,
 Beau bouilli, volaille au gros sel,
 Tête de veau ; plus, fraise au naturel,
 Petits pâtés, une grosse saucisse,
 Ragouts au blanc, garnis de riz de veau,
 Pigeons dodus, gigot à l'eau,
 Perdrix au coulis de lentilles,
 Boudin blanc et tourte d'anguilles.

LE MAJOR.

Le tendre objet qui fait seul mon destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.
 * *Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;*
 Il s'entend par merveille à donner une fête !

DUCHÈNE.

Le tendre objet qui fait votre destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.
 Oui, oui, vive Duchène, *et tout ce qu'il apprête ;*
 Je m'entends à merveille à donner une fête.

Ensemble.

LE MAJOR.

Le tendre objet qui fait seul mon destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;
 Il s'entend par merveille à donner une fête !

LE MAJOR.

(Tandis que le Major lit, un Garçon de Théâtre ouvre la porte, les volets et les fenêtres de la maison de M. de Saint-Yon.)

Mais du roti, des entremets,
 Voyons les différens objets.

(*Il prend le menu des mains de Duchène.*)

Primo, jambon,

* Il est inutile, sans doute, de prévenir que les vers imprimés, en lettres italiques, sont de Boileau, dans la troisième satire.

DUCHÈNE,

De superbe apparence,
Et je réponds qu'il est vrai *jambon de Mayence*.

LE MAJOR.

Fort bien ! Primo jambon, cailles, faisans, perdreaux,
Poulets, canards, chevreuil et dindonneaux ;
Plus, deux lapins,

DUCHÈNE.

D'une chair blanche et molle
Piqués, bardés exquis, croyez en *ma parole*.

LE MAJOR, *riant*.

Je vous crois *sur parole* ;
Piqués, bardés, exquis, *d'une chair blanche et molle*.

DUCHÈNE, *appuyant ses mains sur sa poitrine, pour affirmer*
ce qu'il dit, répète :

D'une chair blanche et molle,
Piqués, bardés, exquis, croyez en *ma parole*.

LE MAJOR, *après avoir parcouru le menu, le remet à*
Duchène, et dit :

Ma foi ! tout est parfait, il le faut confesser,
Et, Duchène, aujourd'hui, s'est voulu surpasser.

DUCHÈNE *met le menu dans sa poche, et compte sur ses doigts*
les mets qui suivent :

Puis, suivant la coutume,
Quelqu'excellent légume :

Artichaux, épinards, choux-fleurs, cardons au jus,

Crème au citron, salade, œufs au verjus.

En tout, Monsieur, je veux vous satisfaire.

Bons vins vieux, beaux fruits, bonne chère,

Sont bien, je crois, ce qu'il faut pour vous plaire ?

(37)

LE MAJOR.

Oui, mais n'oubliez pas les glaces, les liqueurs.

DUCHÈNE.

Vous en aurez, Monsieur, de toutes les couleurs ;
A l'orange, au cédras, ananas et vanille.

LE MAJOR.

Très-bien ! quant au café, chargez-en votre fille.

DUCHÈNE.

Oui, peur de l'oublier, j'en chargerai ma fille.

LE MAJOR.

Le tendre objet qui fait seul mon destin
Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;
Il s'entend par merveille à donner une fête !

Ensemble.

LE PERE DUCHÈNE.

Le tendre objet qui fait votre destin
Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Oui, oui, vive Duchène, *et tout ce qu'il apprête ;*
Je m'entends à merveille à donner une fête.

(Pendant la fin du Duo , le Capitaine et son ami, M. de
St-Yon , se mettent à la fenêtre du coin , en face des
Spectateurs , dans une galerie étroite , au premier étage ,
où l'on aperçoit le portrait de Julie attaché à la tapis-
serie.)

SCENE III.

LE CAPITAINE, LE MAJOR, M. DE SAINT-YON,

LE PERE DUCHENE.

LE CAPITAINE.

BRAVO, mon Gendre, voilà ce qui s'appelle
faire noblement les choses.

Noblement ! C'est être prodigue à l'excès. Sans doute, notre ami, vous n'exigez pas que, pour faire honneur au talent de mon voisin Duchêne, nous consentions à courir les risques d'une belle et bonne indigestion.

LE MAJOR.

Moi, Monsieur ! oh..... je..... je n'exige rien, pourvu qu'à l'instant même vous m'accordiez la permission de voir Julie. Si vous saviez combien je regrette tous les momens que, depuis hier, j'ai passé loin d'elle !

(*Le Capitaine et M. de St.-Yon, faisant signe au Major qu'il peut entrer, se retirent de la fenêtre, pour aller le recevoir dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE IV.

LE PERE DUCHENE, *seul.*

LE PERE DUCHÊNE,

MILLE noms de grenades enflammées ! comme il se dépêche. On a bien raison de dire que, pour aller vite en besogne, il n'y a que les amoureux. Stâpendant, qu'eux dommage que ça ne duré pas toujours, et qu'à peine les trois quarts ont tâté du mariage que tout ce beau feu là se dissipe en fumée ; mais parlons pas de ça davantage, j'appерçois Suzon. (*Il range sa volaille, ses fruits.*) La petite com-mere ! si elle m'entendoit, voudroit que je

lui expliquisse ce que c'est que ce feu , ste fumée , et drès qu'une fois Mamselle viendrait tant seulement à s'en douter , m'est avis qu'elle m'en feroit de belles..... Ho , ho ! je n'ai pas besoin de tout ce tintoin-là. Sa sœur , que j'ai été obligé de marier , y a huit jours , à mon voisin , M. de La Pinte , a la tête vive , mais stelle-ci , je crois que c'est encore pis. Chut ! la voici..... faisons semblant de ne la pas voir.

S C E N E V.

LE PERE DUCHENE, DRAGON, SUZON.

SUZON, à Dragon.

TENEZ , Monsieur , c'est là. (*Elle lui montre la porte de la maison de M. de Saint-Yon , dans laquelle Dragon , qui tient une lettre à la main , entre ; puis elle accourt près de son pere.*) Ah ! mon Papa , si vous saviez tout ce que j'ai vu !

DUCHÈNE.

Eh bien ! qu'est que t'as donc vu , mon Enfant ? Conte-moi tout ça.

SUZON.

Je n'ai pas été jusqu'à la barriere , dà , car tout le long du chemin , voyez-vous , j'ai rencontré tant et tant de monde qui alloit , qui venoit , se parloit , se quittoit , d'un air terrible , que j'ai eu peur , et je sis revenue bien vite avec ce Monsieur , qui , par bonheur , avoit

affaire chez M. de Saint-Yon , car je n'aurois jamais osé revenir toute seule.

DUCHÈNE.

Ah ! je le crois , vous autres femmes , vlà comme vous êtes , l'ombre d'un chapeau ou d'une moustache vous fait souvent plus de peur que la réalité-

SUZON.

Ah ben oui ! faut pas dire ça , mon Pere , car où de ce que je deviens il y avoit de grands Messieurs tout pâles , tout tremblans , et qui , je les ai ben vus , peut-être , avoient tout aussi peur que moi. Nous sommes perdus , qui disoient tous , c'est ste nuit qu'on assiége Paris.....

DUCHÈNE.

Qu'on assiége Paris, mille tonnerre de boulets rouges ! Est-ce que ça seroit du sérieux donc ?

SUZON.

Ah ! surement , mon Papa , que c'est du sérieux , car j'ai entendu le tocsin qui sonnoit de tous les côtés ; et puis on crioit aux armes , Citoyens , aux armes ! Vlà le feu de ce côté-ci , les canoniers , l'armée , les brigands , de ce côté là ; mais tenez , tenez , voilà mon Frere et ses camarades qui reviennent de patrouille , ils vous conteront encore tout ça mieux que moi..... *(Elle va dans le fond du Théâtre faire signe à la patrouille , qu'on n'apperçoit pas , d'approcher ; puis , elle élève la voix en disant :)* Mais , venez donc par ici !..... Non ; et pourquoi ça ?..... Papa , ils vont rentrer de l'autre côté , par la grande porte de la rue.

DUCHÈNE.

DUCHÈNE.

Eh bien ! laisse-les faire , et va leur dire que je sis à eux dans un instant.

SUZON.

Oui , mon Papa.

DUCHÈNE.

Surtout qu'on ne déjeune pas sans moi.....

SUZON.

Non , mon Papa.

DUCHÈNE.

Car, déluge de mitrailles ! je parie que mon Gendre va régaler, comme de petits rois, tous ces braves soldats qui sont ici depuis deux jours, et qui viennent à notre secours. La Pinte a raison, morbleu, de fêter ces honnêtes gens là : et vous, Mamselle, ne vous avisez pas aujourd'hui de faire, comme hier, la sucrée, la mijaurée, la..... (*Il apperçoit du monde qui sort de la maison de M. de Saint-Yon, ce qui le distrait et lui coupe la parole.*)

SUZON, *en entrant dans la maison de son beau-frere, dit finement, en faisant une jolie petite grimace :*

Oh ! sans doute, il faudra se prêter à toutes les fantaisies de ces Messieurs.....

SCENE VI.

LE PERE DUCHENE, LE CAPITAINE, LE MAJOR,
JULIE, M. DE SAINT-YON ET DRAGON.

(*Le Pere Duchêne entre un moment chez lui pour y remettre sa volaille, sa salade et ses fruits.*)

F

LE CAPITAINE, à Julie.

CONSOLE-TOI, ma Fille, nous reviendrons bientôt.

LE MAJOR *relit, en marchant, la lettre apportée par Dragon.*

Non, je ne peux pas encore y croire ; et surtout qu'ils aient pu échapper à la vigilance des rondes et des sentinelles !

DRAGON.

Cela est pourtant bien vrai, et ils s'y sont pris tout comme la copie du procès verbal qui est dans la lettre vous en fait foi. M. le Gouverneur m'a aussi commandé de remettre, en venant vous chercher, leur signalement à toutes les Maréchaussées des environs, et c'est ce que j'ai fait.

M. DE ST.-YON.

Allons, mes amis, on n'attend que vous pour juger la garde et tenir le conseil de guerre, hâtez-vous de vous y rendre, afin d'en être plutôt de retour. Je vais vous accompagner un bout de chemin ; ensuite je reviendrai tenir compagnie à la belle Julie.

LE MAJOR : *apercevant Duchêne qui sort de son Auberge, et en ferme la porte à la clef, va au-devant de lui et lui dit :*

M. Duchêne, un événement qu'il étoit impossible de prévoir, retarde la célébration de mon mariage ; ainsi, le repas que vous deviez nous servir à dîner sera pour ce soir ; peut-être pour demain.

DUCHÊNE.

A vous parler franc, mon Officier, je n'en suis pas fâché ; j'ai aussi une partie de plaisir

à laquelle j'aurois eu regret de ne pas rester.....
(*en les regardant aller et entrant chez son Gendre.*) Par ma foi ! c'est une merveille , et jamais contre-tems n'est arrivé plus à propos !

JULIE, *dans le fond du théâtre, baisant la main de son Pere :*

Adieu , mon Pere ! (*Elle reste un moment à le suivre des yeux , et revient tristement sur l'avant-scène.*)

SCENE VIII.

JULIE, *seule.*

JULIE.

MALHEUREUSE Julie ! hélas ! peut-être ceux que l'on mande comme juges , seront-ils bientôt accusés d'avoir favorisé une évasion , qu'en effet il semble impossible d'avoir pu effectuer sans quelques secours..... Oui , l'amitié du Major , celle de mon Pere , pour les deux infortunés qui ont brisé leurs fers , cette amitié peut les rendre suspects !..... (*Pendant la ritournelle du morceau qu'elle va chanter , elle s'assied un moment et essuie ses larmes.*)

RÉCITATIF.

Hélas ! ce jour tant souhaité
Verroit-il s'accomplir un funeste présage !
Amour , puissant amour ! ah ! soutiens mon courage ;
Achève aujourd'hui ton ouvrage ;
Dissipe les terreurs de mon cœur agité !

Cantabile.

Je vois s'éloigner ce que j'aime ,
 Un Pere , un Amant , un Epoux ;
 Pour eux , en ce désordre extrême ,
 Du malheur je prévois les coups.
 Ces lieux pour moi si pleins de charmes ,
 Ces lieux témoins de ma douleur ,
 Auront donc vu couler mes larmes
 Et s'évanouir mon bonheur !

Allegro agitato.

Non, non , plus d'espérance !
 En vain de toutes parts ,
 Je porte mes regards ;
 Un intervalle immense ,
 En ce cruel moment ,
 D'un Pere et d'un Amant
 A jamais me sépare.
 O Ciel ! entends mes vœux ,
 Protège-les tous deux !
 Mais la douleur m'égare ,
 Quand le destin barbare ,
 En ce cruel moment ,
 Pour jamais me sépare
 D'un Pere et d'un Amant.

Le hasard qui fait concourir le jour choisi pour mon mariage , à la campagne , avec cet événement incroyable , deviendra un indice de plus. On dira que , pour ôter tout soupçon de complicité..... Mais où m'entraînent des pressentimens qui , peut-être aussi , n'ont d'autre réalité que les fantômes de mon imagination ! On vient..... Ah ! dérobons à tous les yeux mes terreurs et mes larmes ! (*On entend un grand bruit , ce qui fait rentrer précipitamment Julie dans la maison de M. de St.-Yon , et l'on voit quelques Cavaliers de Maréchaussée courir et traverser la scène , derrière la meule de paille.*)

SCENE VIII.

LE PERE DUCHENE, TOINETTE, M. DE LA PINTÉ,
SUZON , SOLDATS de différens Régimens ; et ensuite
M. DE ST.-YON, LES PAYSANS ET PAYSANNES, une
Brigade de Maréchaussée, et LES DEUX PRISONNIERS.

TOINETTE , *entendant du bruit , ouvre la fenêtre qui est
au-dessus de la porte du cabaret , et dit :*

MON Pere, mes Amis, il faut descendre, c'est
la Maréchaussée qui va arrêter quelqu'un.....
Oh ! que de monde qui court..... Lapinte,
viens voir ça aussi, mon Bonhomme ! (*Elle se
retire de la fenêtre, et , tandis qu'elle parle
encore et qu'elle descend, avec son Mari, le
Pere Duchêne, Suzon et les Soldats paroissent
sur la pelouse, avançant du côté où l'on a vu
courir la Maréchaussée.*)

LE PERE DUCHÈNE, *avec beaucoup d'émotion.*

Que vois-je ! Deux hommes arrêtés, liés,
garottés comme des criminels !..... Ah ! mille
morts ! si c'étoit quelques - uns de ces braves
Militaires qui, de tous les points du Royaume,
viennent se réunir à nous, et que l'on arrêât
comme déserteurs.....

UN SOLDAT.

Que dites-vous ? Allons, Camarades, n'im-
porte quels ils soient ; ils sont malheureux, il
faut les délivrer.

M. DE ST.-YON, *suivi des Paysans et Paysannes, arrivé assez à tems pour entendre ce que vient de dire le Soldat, s'avance, l'arrête court, en lui prenant la main, et dit :*

Sans doute vos intentions sont louables, mais si ces hommes sont des voleurs, ou quelques-uns de ces brigands qui désolent nos campagnes ?

LE SOLDAT.

Eh bien ! nous les livrerons nous-mêmes à la justice ; mais, dans le doute, nous ne souffrirons pas que des innocens soient traités comme des coupables. Allons, Camarades, allons chercher nos armes.

DUCHÊNE.

Mes Amis, ces malheureux approchent ; nous allons les arrêter au passage. Vous, faites le tour par la porte de la rue, et revenez du côté de cette meule, alors il est impossible qu'ils nous échappent.

(*Les Soldats entrent, avec Lapinte, dans le cabaret. Les autres Personnages se rangent le long de la maison de M. de St.-Yon, afin que la Maréchaussée, ne voyant personne, ne se défie de rien et soit moins sur ses gardes.*)

M. DE ST.-YON *qui s'étoit avancé jusqu'à la dernière coulisse, revient, en disant :*

Non, ce ne sont point des criminels ; ce sont deux prisonniers échappés, cette nuit, de la Bastille. J'en suis sûr, j'ai reconnu l'infortuné Latude..... Je l'ai reconnu..... Oui, c'est lui tel que je l'ai vu autrefois, après sa première évasion de Vincennes, et tel que son signalement, que j'ai lu ce matin, le désigne. (*Il baisse la voix.*) Il va paroître. Chut ! De la prudence et du courage.

CHOEUR DIALOGUÉ.

M. DE ST.-YON.

Paix ! mes amis , du silence ;
Agiſſons avec prudence.

LE CHOEUR.

Il faut garder le ſilence
Pour agir avec prudence.

M. DE ST.-YON.

Par ici , cachez-vous bien ;
Qu'ils ne ſe doutent de rien.

LE CHOEUR , *ſe reculant , et ſerrant les rangs.*

Par ici , cachons-nous bien ;
Qu'ils ne ſe doutent de rien.

(*Il y a un inſtant de grand ſilence , pendant lequel
M. de St.-Yon ſ'avance ſeul , l'épée à la main , pour
regarder ſi les Prifonniers approchent.*)

M. DE ST.-YON.

Bon ! les voici ! bas les armes !

LE CHOEUR *ſ'avance et répète :*

Bas les armes ! Bas les armes !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Imprudens , retirez-vous !

LES FEMMES.

Ciel ! diſſipe nos alarmes !

LES DEUX PRISONNIERS.

Citoyens , ſecourez-nous !

Citoyens , protégez-nous !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Imprudens , retirez-vous ,
Redoutez notre courroux.

(*Il réſulte de cette première rixe , entre les Paysans et la
Maréchauffée , que l'avantage eſt pour celle-ci ; mais
ſ'étant avancés , au milieu du Théâtre , et retrogradant ,*

en entraînant les deux Prisonniers , les Cavaliers trouvent , auprès de la meule de paille , les soldats qui s'opposent à leur passage et les couchent en joue.)

LES SOLDATS.

Bas les armes ! Bas les armes !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Camarades , que faites-vous ?

Imprudens , retirez-vous.

LES FEMMES.

Ciel ! dissipe nos alarmes.

LES DEUX PRISONNIERS.

Citoyens , secourez-nous !

Citoyens , protégez-nous !

LE CHOEUR , *avançant avec les Soldats qui font le geste de tirer.*

Bas les armes ! Bas les armes !

Redoutez notre courroux.

(Les Cavaliers , entraînés sur l'avant-scène , et vaincus par le nombre , rendent les armes aux Paysans , qui leur prennent même leurs sabres. M. de St.-Yon et le Pere Duchêne coupent les liens des Prisonniers.)

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Ah ! quelles obligations !..... Quelle générosité !
..... Comment jamais reconnoître ?.....

M. DE ST.-YON.

Votre aventure m'est connue. J'ai tout su par le Geolier de votre prison qui , ce matin , a apporté ici votre signalement et l'ordre de vous arrêter. Il nous a raconté les moyens surnaturels dont vous vous êtes servis pour devenir libres. *(A tous les Interlocuteurs.)* Citoyens ! je suis garant de l'innocence de ces deux infortunés. Si nous voulons marcher dans les sentiers de la liberté , ils nous ont donné de grands
exemples

exemples à suivre. Empressons-nous donc d'honorer leur malheur , leur courage et leur vertu.

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Quel surprenant langage !

M. DE ST.-YON, à la Maréchaussée.

Et vous , nos Freres d'armes , pouvez - vous , sans honte , abuser de vos honorables fonctions pour arrêter deux Citoyens , détenus injustement , et dont le seul crime est d'avoir su conquérir leur liberté , par une constance et des travaux inconcevables ?

DUCHÈNE.

Sans doute ; et , cinq cent milliards de démons ! vous ne voyez donc pas que..... Mais , tenez , croyez-moi , venez-vous en avec nous. Nous allons vous bien régaler , et je veux que la Seine se change en vin de Bourgogne , si vous en avez jamais le plus petit regret.

(On emmène boire la Maréchaussée que l'on fait asseoir sur les bancs , entre l'auberge et le cabaret.)

LE CH. DE LATUDE , à d'Alègre.

Cher ami ! quel bonheur est le nôtre ! Ah ! quand nous échappons aux fers de nos bourreaux , oublions que nos membres meurtris , et nos mains ensanglantées , nous laissent à peine la force dont nous avons besoin pour exprimer l'excès de notre reconnoissance.

(Ils tiennent une de leurs mains cachée dans leur veste , et l'autre enveloppée dans leur mouchoir. --- On les fait asseoir sur le premier banc qui est devant le cabaret.)

M. DE ST.-YON, aux deux Prisonniers.

Vous avez dû bien souffrir à la Bastille , et quelle patience il vous a fallu pour surmonter

tous les obstacles qui s'opposoient à votre évasion !

D'ALÈGRE.

Cela ne se concevra jamais. A mesure que , dans notre cheminée , nous arrachions une barre de fer , il falloit la replacer dans son trou , pour que , dans les fréquentes visites que nous essayons , on ne s'aperçût de rien ; et quand , dans une nuit entière , nous avions enlevé l'épaisseur d'une ligne de ciment , nous étions bien satisfaits.

LE CH. DE LATUDE.

Sans cesse le corps plié , les bras élevés , dans l'attitude la plus gênante , nous n'étions soutenus que par une petite échelle très-fragile , et que nous avons été six mois à faire.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah ! mon Dieu , mon Dieu , quelle souffrance !

M. DE LA PINTÉ.

Pardon , mes bons Messieurs , mais les Prisonniers enfermés à la Bastille sont donc bien coupables , puisqu'on prend tant de soins de.....

D'ALÈGRE.

Comme toutes les Prisons d'Etat la Bastille renferme principalement des Ecrivains , qui ont dévoilé les manœuvres des gens en place , abusant de leur autorité pour satisfaire leurs passions et leur avarice aux dépens du Peuple. Elle contient nombre de citoyens respectables , Epoux ou Peres de famille , à qui l'on ne peut reprocher que de n'avoir pas consenti à leur déshonneur , en livrant leurs Femmes ou leur Filles à des Favoris , à des Ministres ou à leurs valets.

LES PAYSANS, LES PAYSANNES ET LES SOLDATS.

Quelle horreur ! quelle indignité !

M. DE LA PINTÉ.

Est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de mettre à la raison tous ces coquins-là qui ste nuit, dit-on, veulent nous surprendre ? Pardi ! prévenons-les ; ça n'est pas impossible, peut-être. Mes Amis, je fais la motion que nous nous rendions à la Bastille, sur le champ, pour en délivrer tous les prisonniers.

Tous, *excepté M. de St.-Yon, les deux Prisonniers, le Pere Duchêne, et la Maréchaussée.*

Appuiée, appuiée, appuiée ; oui, oui, oui, j'appuie la motion.

LE PERE DUCHÊNE.

Non, mon Gendre ; non, mes Amis, je ne souffrirai jamais que vous fassiez une telle imprudence. Songez donc, mille bombes ! qu'on ne feroit de vous tous qu'une fricassée et que....

Tous ceux qui ont appuié la motion.

Bah ! ah ben oui..... Nous avons de ça.....

(Ils montrent leurs cœurs, leurs armes et s'amusen à brûler quelques amorces avec les fusils qu'ils ont pris à la Maréchaussée.)

M. DE ST.-YON *au Pere Duchêne, sur l'avant-scène, à demi-voix.*

Mon Voisin, reconnoissez, à cette insurrection, les premiers élans, l'instinct sacré de la liberté, qui, osant tout, ne craignant point la mort, triomphe presque toujours des obstacles qui paroissent insurmontables, enfante des miracles et a bien plus d'énergie que la réflexion. Mon avis est donc de les laisser faire. Seulement,

nous les suivrons pour les éclairer de nos conseils et suppléer à leur inexpérience.

DUCHÈNE

Allons , mes Amis , c'est dit : armons-nous , prenons des munitions et marchons à la Bastille.

(*Pendant le Chœur qui va suivre , les deux Prisonniers , stupéfaits d'étonnement , restent immobiles assis sur leur banc*)

M. DE ST.-YON , DUCHÈNE , LE CHOEUR.

Vengeurs de la Patrie ,
Qu'un même serment nous lie !
Entreprenons les plus nobles travaux.
Jurons de démolir ces horribles cachots ,
De combler ces abîmes ,
Où l'on prive du jour d'innocentes victimes !

M. DE ST.-YON ET DUCHÈNE.

Vous le jurez !

TOUS LES HOMMES , *excepté les deux Prisonniers et la Maréchaussée.*

Nous le jurons !

Partons.

D'ALÈGRE.

Arrêtez. Ah ! laissez-nous vous suivre , pour guider votre courage dans ce labyrinthe du despotisme , dont les détours vous sont heureusement inconnus.

LE CH. DE LATUDE.

Anges exterminateurs de ce palais de nos tyrans , j'oublie , à vous entendre , mes maux et mes blessures. (*Il jette son mouchoir à terre et se lève de son banc comme un inspiré.*) Oui , par grace , armez nos bras ! Enflammés par votre exemple , vous le voyez , nous ne pouvons vivre , nous ne pouvons exister qu'en volant sur vos

traces. (*Il se jette entre les bras de M. de St.-Yon, qui le sert contre sa poitrine.*)

(*On donne au Chevalier de Latude l'épée prise au Brigadier de Maréchaussée ; et à d'Alègre un des sabres des Cavaliers. --- Tandis que l'on attache à d'Alègre le cinturon de son sabre, il se tourne et aperçoit le portrait de Julie.*) (*)

D'ALÈGRE.

Que vois-je ? Le portrait de Julie !

M. DE ST.-YON.

Hélas ! votre évasion fait couler ses larmes. Son Pere et son Epoux , mandés par le Gouverneur , sont maintenant au Conseil de Guerre, pour juger les deux sentinelles qui.....

D'ALÈGRE.

Qu'entends-je ? Ah ! je n'en puis douter ; vous êtes cet ami chez lequel.... (*Au Ch. de Latude.*) Malheureux que nous sommes ! Le Major et le Capitaine sont retournés à la Bastille ! Qu'allons-nous faire ? Assassiner nos Bienfaiteurs ! Non , je n'y puis consentir. (*Avec force et l'accent du désespoir.*) Respectables Citoyens ! vous , qui , sans nous connoître , nous avez si généreusement délivrés ; vous , à qui nous devons plus que l'existence , puisque vous nous avez rendu la liberté ; ô vous tous enfin qui m'entendez , et à qui je dévoue tous les instans de ma vie , adoptez , je vous en supplie , adoptez un avis qui épargnera votre sang et celui de tous ceux qui se joindront à vous , dès qu'ils apprendront votre sainte résolution. Oui , mar-

(*) Voyez ci-devant , page 37 , comment ce Portrait tient à la décoration.

chons à la Bastille ; mais , avant de commencer aucune hostilité , présentons-nous en force au Gouverneur. Sous la foi d'un drapeau blanc , nous entrerons pour capituler ; nous le sommerons de rendre tous les Prisonniers , les armes et les munitions. Ainsi surpris , quelle apparence qu'il puisse nous rien refuser ! Si l'on nous résiste , eh bien ! nous prendrons conseil des circonstances , et nous serons toujours à tems d'employer la force.

Tous , *applaudissant* :

Il a raison.... Oui , oui , oui approuvé !
..... Allons , partons , partons.

TOINETTE.

Un moment donc ! et un Drapeau , des Cocardes pour ces Messieurs. Suzon , apporte celles qui ont servi à ma nôce. Tu sais bien.....

SUZON , *sautant de joie* :

Oui , oui. Oh ! je ne demande pas mieux , et je vas les chercher.

TOINETTE.

Elles ne sont pas vertes , comme celles que l'on porte depuis hier , (*) mais qu'est-ce que ça fait ? D'ailleurs , puisque vous allez à la Bastille , il faut bien vous distinguer , et que vous puissiez vous reconnoître d'avec ceux qui n'y vont pas.

M. DE ST.-YON.

Elle a raison.

(Ritournelle pendant laquelle Suzon distribue des cocardes nationales , d'abord à ceux qui n'en ont pas de vertes , en commençant par le Ch. de Latude.)

(*) Plusieurs des Personnages en scène portent , les uns un bout de ruban vert , d'autres des feuilles d'arbres.

LE CH. DE LATUDE chante, en recevant sa cocarde :

Emblème de la liberté,
De tout François désormais respecté,
Sois le signe de notre gloire,
Le garant de notre victoire !

Tous répètent ces paroles :

(C'est à qui aura des cocardes pareilles à celle du Chevalier. Suzon en attache une magnifique au chapeau de d'Alègre, laquelle est surmontée d'un panache blanc. D'Alègre, pour remercier Suzon, lui donne l'accolade, et, tandis que l'on apporte le drapeau, il chante ce qui suit :)

D'ALÈGRE, les yeux fixés sur sa cocarde :

D'un peuple de héros, ornement précieux,
Si quelque vil esclave ou quelque factieux
De te fouler aux pieds a la coupable audace,
Qu'à l'instant, chers Amis, son sang vous satisfasse !

(On répète ces quatre vers à grand chœur ; ensuite les deux Amis se regardent, se fixent, tirent les épées dont on vient de les munir, les croisent, se tenant étroitement embrassés, et chantent :)

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

O toi, de nos malheurs éternel monument,
Ecroute sous nos coups, Bastille épouvantable,
Tombe sous ses débris, Despotisme exécrable ;
Vivre libre ou mourir, voilà notre serment !

Le Chœur répète en tumulte ces quatre derniers vers. Alors le délire est à son comble. On charge les fusils. Les femmes entrent dans les maisons, et en sortent soudain, avec des pistolets, des piques, des fourches, des broches, des échelles et des poignards. Celles qui n'ont pu s'en procurer, déracinent un arbre, en arrachent les branches, en font des pieux dont elles s'arment comme des furies. Trois fois elles interrompent le Chœur pour se joindre à

lui et le répéter avec des convulsions impossible à décrire. Toinette va chercher un beau panache bleu, rouge et blanc, qu'elle attache au chapeau du Chevalier de Latude, qui lui donne l'accolade fraternelle, ce qui doit se faire avec enthousiasme. Un mot du Chevalier fait tout rentrer dans l'ordre : Marchons, dit-il, et, soudain, le cortège défile dans le plus grand ordre, sur trois colonnes, de sorte que chaque Cavalier de Maréchaussée, sans armes ni bâtons, se trouve entre un soldat et un Paysan. La Musique joue ÇA I RA, mêlé avec l'Air du Ballet des Scythes de l'Iphigénie en Tauride, de Gluck. --- Quelques Femmes restent pour garder les maisons, entre-autres Toinette et Suzon, à qui M. de Saint-Yon et le Pere Duchêne indiquent, par un jeu pantomime, d'aller consoler Julie..... etc.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

JULIE, TOINETTE, SUZON.

TRIO.

(Pendant la ritournelle , Julie sort la premiere de la maison de M. de Saint-Yon , un mouchoir à la main , essuiant ses larmes ; Toinette et Suzon la suivent , aiant l'air de se consulter sur ce qu'elles doivent lui dire pour la consoler ,

TOINETTE ET SUZON.

CONSOLEZ-VOUS , belle Julie ,
Votre Pere va revenir ,
Et votre Epoux va , pour la vie ,
Changer vos larmes en plaisir.

JULIE.

Ah ! laissez la triste Julie ;
Je ne les vois point revenir :
Leur retour peut seul , pour la vie ;
Changer mes larmes en plaisir.

Las ! avec moi cessez de feindre ,
Vous partagez notre malheur ,
Et , quand mon cœur a tout à craindre ,
Respectez au moins ma douleur.

H

JULIE.

Las ! avec moi cessez de feindre,
 Vous partagez notre malheur,
 Et, quand mon cœur a tout à craindre,
 Respectez au moins ma douleur.

Ensemble.

TOINELTE ET JULIE.

Comme vous nous sommes à plaindre
 Nous respectons votre malheur :
 Quand notre cœur a tout à craindre,
 Nous partageons votre douleur.

TOINETTE.

Bientôt, j'aime à le croire,
 Les plus brillans succès
 Calmeront nos regrets.

JULIE.

Espérance illusoire !
 Que ne puis-je vous croire !

SUZON, *avec légèreté.*

Pour conquérir la liberté,
 Mon Pere dit qu'à la Patrie
 On doit sacrifier sa vie,
 Mais à notre crédulité
 Je crains, ma Sœur, qu'il n'en impose.

TOINETTE,

Est-il une plus belle cause ?

SUZON, *avec finesse et espièglerie :*

La vie est une belle chose !
 Et, n'importe pour quelle cause,
 A la perdre, quand on s'expose,
 Ma Sœur, c'est jouer trop grès jeu.

TOINETTE, *d'un ton grave et digne :*

Ma Sœur, vous m'étonnez un peu.
 Lorsque mon Pere, à la Patrie,
 Dit qu'il faut dévouer sa vie,
 Pour conquérir la liberté,
 Mon Pere dit la vérité.

SUZON, *riant* :

La vie est une belle chose !

TOINETTE, *très-séverement* :

Est-il une plus belle cause ?

JULIE, *essuiant ses larmes, est assise sur un banc de gazon, adossé à la première coulisse :*

Hélas !..... par pitié..... Je frémis ;

Vous..... vous redoublez mes ennuis.

TOINETTE ET SUZON.

Consolez-vous, belle Julie,
Votre Père va revenir,
Et votre Epoux va, pour la vie,
Changer vos larmes en plaisir.

Ensemble.

JULIE.

Ah ! laissez la triste Julie,
Je ne les vois point revenir ;
Leur retour seul peut, pour la vie,
Changer mes larmes en plaisir.

SCENE II.

JULIE, TOINETTE, SUZON, QUELQUES PAYSANNES,
du nombre de celles qui ne sont point allées à la Bastille.

UNE PAYSANNE à Toinette.

TOINETTE, *sais-tu qu'à présent j'ai du regret que nos Hommes soient allés attaquer la Bastille ?*

TOINETTE.

Et pourquoi ça ?

LA PAYSANNE.

Pourquoi ? C'est que je viens de rencontrer des canons qui arrivent. Les chemins en sont

déjà tous remplis ; et puis y a beaucoup de troupes dans ce Paris et aux environs ; tout ça me fait peur , vois-tu.

TOINETTE.

Peur ! ah , mon Dieu , quelles pauvres gens vous êtes ! Vous ne voyez donc pas que ces préparatifs là qui frappent tous les yeux , indignent tout le monde , sont justement ce qui fait que je sommes si forts.

UNE AUTRE PAYSANNE.

Ho ! toi , déjà d'abord , tu es comme ton Pere ; et je crois que tu tiendrais tête à une armée toute entiere.

TOINETTE.

Eh ben ! ma Commere , vaut mieux être comme ça que d'avoir peur de son ombre ; mais.....

SCENE III.

M. DE SAINT-YON , LES PRÉCÉDENS.

LES FEMMES qui étoient parties pour aller à la Bastille arrivent échévelées , et en désordre , les unes après les autres.

M. DE ST.-YON , à Toinette et à Suzon

AH ! mes bonnes Amies..... jugez de ma douleur ; on n'a jamais voulu nous laisser passer à la barriere. Dans le tumulte , aiant perdu de vue un moment votre Pere , il ne nous a plus été possible de le rejoindre ni d'appercevoir

notre troupe..... Paris est dans les plus vives alarmes. Les Citoyens s'agitent, se munissent de tout ce qu'ils trouvent, frappent sur des tambours qu'ils ont dérobés, crient aux armes et se donnent mutuellement de fausses alertes à tous les instans..... La crainte d'un incendie, le son précipité du tocsin, le bruit sourd et répété des canons et des fusils répandent tour à tour, et partout à la fois, l'épouvante et la consternation.

CHOEUR (*)

Dieu bienfaisant, prends pitié de nos larmes!

Bénis les projets et les armes

Les vieilles femmes : De nos Enfans, *Les jeunes Femmes,*

Les jeunes Filles : { De nos Peres, De nos Epoux!
De nos Freres,

Toutes ensemble.

De leurs têtes, grand Dieu, détourne ton courroux!

JULIE, TOINETTE ET SUZON, *chacune à part, à demi-voix,*
sur l'avant-scène, et fléchissant un genoux :

Toi dont j'adore la puissance,

S'il faut une victime à ta juste vengeance,

Epargne l'Auteur de mes jours,

Hélas ! des miens tranche le cours !

LE CHOEUR *répète, avec plus de force et d'énergie que la*
première fois :

Dieu bienfaisant &c.

(*) Pendant le Chœur, M. de Saint-Yon s'éloigne et va à la découverte.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR.

LE MAJOR.

O SIÈCLE ! ô mémoire ! Elles sont enfin tombées ces tours horribles dont l'aspect odieux consternoit jusqu'à l'innocence.

JULIE.

Qu'entends - je !

LE MAJOR.

Rassurez-vous , Julie , le patriotisme et l'enthousiasme ont tout fait. Nous n'avons plus rien à craindre ; nos ennemis sont vaincus : je les ai vu fuir , et le fracas des pierres de la Bastille qui s'écroule , joint à la terreur qui les poursuit , leur confirme , de proche en proche , d'échos en échos , la nouvelle de notre victoire. Mais , tandis que , dans ces abîmes , éclairés par les flammes , le Peuple se jette à flots redoublés , s'engouffre avec violence et veut tout renverser , je suis accouru pour calmer vos inquiétudes , dissiper vos allarmes et jouir pour jamais , avec vous , des fruits de la victoire.

JULIE.

Que dites-vous ?..... Que parlez-vous de lauriers , de combat , de victoire ? Et mon Pere ! mon Pere ! qu'est-il devenu ?

LE MAJOR.

Votre Pere , Julie , dans un instant vous allez

le revoir. Nous étions ensemble dans la Chambre du Conseil, lorsqu'une députation des Assiégeans est venue nous sommer de leur remettre la Place. Alors, sans hésiter, je me joins à eux ; je monte sur les tours ; je fais cesser le feu de notre garnison ; j'ordonne à un tambour de rappeler, et, me montrant avec un drapeau, je salue ce peuple courageux qui me répond par mille acclamations de surprise et de joie. Des femmes, des enfans, des vieillards à genoux et les mains jointes, m'appellent leur bienfaiteur et leur pere. Soudain, le non du Capitaine, répété par cette foule immense, m'apprend qu'il vient de rendre au jour ces malheureux Prisonniers, dont la vie se consumoit lentement entre les bras de la mort ; j'apprends encore que le Gouverneur, aiant voulu mettre le feu aux poudres, et nous faire tous périr plutôt que de se rendre, votre Pere lui avoit arraché des mains la mèche fatale, avec laquelle ce monstre vouloit consommer son crime..... Mais, déjà les créneaux tombent de toutes parts ; l'aspect des blessés, des mourans auxquels je vole porter du secours ; le danger de rester plus long-tems au milieu du pillage, tout m'impose la loi d'abandonner le Fort, sans avoir pu rejoindre le Capitaine. Tout à coup, l'explosion de mille fusils, tirés en même-tems, se mêlent aux cris de joie, aux cris de mort ; aveuglé par la fumée, distinguant à peine les objets les plus rapprochés, j'appelle, je cherche en vain mon ami ; je le retrouve enfin, et je l'entends qui vient nous rendre à jamais la joie et le bonheur.

SCENE CINQUIÈME ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, LE PERE DUCHENE,
M. DE LA PINTÉ, M. DE ST.-YON, LES PAYSANS
ET LES SOLDATS.

(*Le Pere Duchêne, en veste, des pistolets à sa ceinture, et bigarément costumé, fait les fonctions de Tambour Major. Il est effectivement suivi par un Tambour qui bat le pas de marche. Paroît ensuite le Capitaine, vêtu de l'habit du Pere Duchêne, et marchant entre le Chevalier de Latude et d'Alègre. M. de la Pinte porte le Drapeau de la Bastille, au milieu des Paysans et des Soldats, qui, mêlés ensemble, arrivent en bon ordre sur trois colonnes. --- Plusieurs portent, au bout de leurs fusils, des trophées de leur victoire, tels que des trousseaux de clefs, des chaînes, les Réglemens de la Bastille, la Capitulation, la Croix de Saint Louis du Gouverneur, l'Echelle de corde qui a servi à l'évasion des deux Prisonniers; enfin, les derniers traînent un Canon de rempart qu'ils placent au milieu du Théâtre.*)

JULIE.

C'EST lui, oui, c'est lui, je n'en puis plus douter. Ah ! mon Pere ! *(Elle se jette au col de son Pere et le tient étroitement embrassé.)* Non, vous ne me quitterez plus, et, l'univers entier, ne sauroit vous arracher de mes bras.

LE CAPITAINE.

Non, ma chere Julie, non, nous ne nous quitterons plus ; mais reviens à toi, et aide-moi à m'acquitter envers l'homme généreux à qui je dois la vie. *(Il montre le Pere Duchêne.)*

LE

LE PERE DUCHÊNE.

A moi , mon Capitaine ! ah ! tonnerre de cent mille démons, vous ne me devez rien : Dieu m'a conduit et voilà tout. Le dernier pont baissé, j'entre, je me précipite, je vous apperçois à la porte d'un cachot ; on tiroit encore et je tremblois pour vos jours. Votre uniforme pouvoit vous rendre suspect, je vous fais part de mes craintes, nous rentrons dans le cachot. Là, je vous prête mon habit et mon chapeau ; vous sortez sans être reconnu, tandis que les boulets sifflaient comme des flûtes autour de nos oreilles, et, je vous le demande, mes Amis, lequel de ce brave Militaire ou de moi est le plus heureux ?

(Le Capitaine et Julie embrassent le Pere Duchêne.)

D'ALÈGRE.

Ce qui s'est fait de belles actions dans cette journée vivra tant que le soleil continuera d'éclairer ce bel Empire. Dis-nous, Chevalier, raconte-nous ces hauts faits, ces brusques manœuvres, ces glorieux exploits auxquels tu n'as cessé de prendre part dès le commencement de l'attaque. Choisi pour commander une batterie, tu le sais, il me fut impossible de te suivre au milieu du combat ; je brûle d'apprendre les détails d'un événement qui détruit à jamais cette caverne horrible, l'effroi des meilleurs Citoyens, puisqu'elle étoit le patrimoine le plus précieux des Despotes.

LE CH. DE LATUDE.

Volontiers.

(Pendant la ritournelle , le Chevalier s'avance , d'un air martial , sur l'avant-scène. Tous forment un demi-cercle autour de lui , se disposant à l'écouter avec la plus grande attention.)

LE CH. DE LATUDE.

Animés d'une égale ardeur ,
J'apperçois sur votre visage
Briller tous les feux du courage ;
Soudain ils embrasent mon cœur :
Je vous devois ma délivrance ,
Armé par vous , je cours à la vengeance.

Déjà les tubes foudroyans
Autour de nous se font entendre ;
Tout Paris veut forcer la Bastille à se rendre.
Les Citoyens brûlans
De l'ardeur de la gloire
Sembloient certains de la victoire.

LES PAYSANS ET LES SOLDATS répètent :

Déjà les tubes foudroyans
Autour de nous. . . . &c.

LE CH. DE LATUDE.

Auprès du Fort , nous joignant avec eux ,
Nous élevons le Drapeau pacifique ,
Dont la couleur indique
Qu'il doit des deux Partis réunir tous les vœux.

LES PAYSANS ET LES SOLDATS répètent , *en stile et mouvement de marche :*

Auprès du Fort , nous joignant avec eux ,
Nous élevons. . . . &c.

LE CH. DE LATUDE.

Tout à coup , au milieu de cette foule immense ,
Régne le plus profond silence.
Assiégés , Assiégeans semblent tous satisfaits.....
O rage ! ô perfidie ! à ces signes de paix ,
Le Gouverneur répond par les feux de la guerre !

LES FEMMES répètent, avec l'accent de la plus vive indignation :

O rage ! ô perfidie ! à ces signes de paix,
Le Gouverneur répond par les feux de la guerre !

LE CH. DE LATUDE.

Le sang des Citoyens couvre aussitôt la terre.
En ce tumulte affreux, les blessés, les mourans,
Poussent jusques aux cieux mille cris effrayans.

Nous tirons nos épées,
Et, dans l'accès de notre désespoir,
Du premier pont les chaînes sont coupées.

LES PAYSANS ET LES SOLDATS.

Oui, dans l'accès de notre désespoir,
Du premier pont les chaînes sont coupées.

LES FEMMES.

D'une juste vengeance, ô magique pouvoir !

LE CH. DE LATUDE.

En vain la Forteresse tonne,
Et ses plombs meurtriers
Atteignent nos braves guerriers :
Héros que rien n'étonne !
Notre intrépide colonne
Fait tomber sous ses coups
Du Fort et des Prisons les énormes verroux.

LES PAYSANS ET LES SOLDATS, *au Ch. de Latude :*

Alors, nous entrons tous ;
Tandis qu'arrêtant le carnage
Vous vous opposez au pillage,
C'est de nos mains que fut planté,
Sur cette horrible Forteresse,
L'Etendard de la Liberté.

(*Aux Femmes.*)

Ah ! jugez de notre allégresse !

CHOEUR DE FEMMES.

Vivent nos Citoyens vainqueurs !
Vivent tous nos Libérateurs !

*Tandis que le Chœur des Femmes répète ces deux vers,
le Chœur des Hommes répète aussi :*

Ah ! jugez de notre allégresse ,
Lorsque de nos mains fut planté,
Sur cette horrible Forteresse ,
L'Etendard de la Liberté.

LE CH. DE LATUDE , D'ALÈGRE ET M. DE ST.-YON ,
*chantent aussi , en s'adressant aux Paysans et aux
Soldats :*

Oui , c'est par vous que fut planté
L'Etendard de la Liberté.

*(Le Tambour qui est en scène accompagne ce dernier Chœur,
par un roulement qu'il prolonge jusqu'à la fin du morceau.)*

M. DE ST.-YON à Julie , et en regardant les autres Femmes :

O vous , qui étiez réduites à la dure extrémité
d'exhaler vos douleurs en gémissemens et en
plaintes inutiles ; le ciel a vu couler vos larmes ,
et elles ne seront point vaines pour la postérité.
Contemplez , admirez ces glorieux trophées ; ils
appartiennent aux Héros qui ont cimenté de leur
sang la liberté de la Patrie. Mes braves Amis ,
dès que nous connoîtrons ces illustres victimes ,
empressons-nous de leur restituer , ou à leurs
familles , ces monumens précieux.

LE CAPITAINE.

Nous avons partagé leurs dangers , mais le
ciel a pris soin de nos jours. Ah ! dans ces
premiers transports de notre félicité , ne consul-
tons que nos cœurs , et vous sentirez que , si la

bonté est la première des vertus , la reconnaissance est le premier besoin des cœurs vertueux.

LE MAJOR.

Où , montrons au monde entier le François dans toute sa gloire et dans tout le charme de son caractère ! Que l'amour de l'humanité , que notre respect pour les Loix , que la justice président à nos moindres actions !..... (*Il fait avancer le Soldat qui porte , au bout d'une pique , l'Echelle de corde qui a servi à l'évasion des deux Prisonniers.*) Reprenez , Chevalier , ce glorieux monument de votre courage et de votre industrie ; que , suspendu par vous , au faite du Temple de la Liberté , il en devienne le premier trophée , le plus bel ornement , et qu'il conserve à jamais la gloire attachée à votre nom , et à votre mémoire.

LE CH. DE LATUDE.

O jour heureux ! ô délices inexprimables ! à peine mon ame peut suffire à ce dernier trait. Ah ! sans doute , celui qui me tira des cachots du Despotisme , pour me réunir à l'Ami le plus cher , (*il embrasse d'Alègre.*) à toi , mon cher d'Alègre , à toi , sans qui j'aurois fait de vains efforts pour échapper à nos tyrans , (*Il fixe le Major avec un regard plein de feu.*) Celui-là seul pouvoit combler la mesure de mon bonheur , et me faire oublier , en un moment , trente-cinq années de souffrances , de tourmens et de captivité..

D'ALÈGRE.

Cher Ami , que la surprise de jouir de notre liberté , que la joie d'avoir contribué à celle de

toute la France ; enfin , que l'ivresse de notre bonheur ne nous fasse pas différer celui dont doit jouir pour jamais notre premier bienfaiteur. Tu le sais, sans nous, sans notre évasion, déjà l'himen auroit comblé ses vœux, et Julie seroit la plus fortunée des épouses !

LE CAPITAINE , *prenant la main de Julie, celle du Major et les unissant,*

Qu'elle le devienne, en cet instant propice, où le ciel répand, sur notre heureuse Patrie, tous les biens qui sont en sa puissance. O mes Enfans ! mes Amis ! réunissons-nous tous par les liens sacrés de la fraternité ! Jurons, sur ces trophées, aux noms de la vertu et de la liberté, que nous serons heureux par elles : et Dieu qui nous entend, nous promet, dans sa clémence, une gloire immortelle !

CHOEUR.

Chaque jour, au Dieu des armées,
Citoyens, adressons nos chants religieux !
Que les accens de nos ames charmées
S'élèvent jusqu'aux cieux !
Courons à ses Autels honorer la mémoire
De nos Freres vainqueurs.
Comblés de tes bienfaits, Dieu, couvre de ta gloire
La France et ses Législateurs !

Fin du troisième et dernier Acte.

